



HAL
open science

Compte rendu de : Society and circulation : Mobile people and itinerant cultures in South Asia, 1750-1950

Gérard Toffin

► To cite this version:

Gérard Toffin. Compte rendu de : Society and circulation : Mobile people and itinerant cultures in South Asia, 1750-1950. Les Annales. Histoire, sciences sociales, 2005, pp.342-344. <hal-00592236>

HAL Id: hal-00592236

<https://hal.science/hal-00592236v1>

Submitted on 30 Jan 2018

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire HAL, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.



HAL Authorization

Le constat est accentué par la contribution très érudite de Muzzafar Alam et Sanjay Subrahmanyam, consacrée aux relations géopolitiques entre l'empire moghol, les principautés chiites du Deccan et la vice-royauté portugaise. Ici ressortent nettement le rapport des forces et une concurrence qui se joue à distance : la puissance moghole maintient les Européens sur les marges de l'empire, échange par intermédiaires et, très longtemps, ne communique que par l'entremise des jésuites et de quelques négociants-aventuriers. La rencontre reste donc portée par un nombre infime d'acteurs et n'engagea qu'indirectement les sociétés respectives : de part et d'autre, comme l'attestent les contributions parallèles de Pedro Dias et Nuno Vassalo, l'échange alimente avant tout le goût somptuaire et parfois extravagant des cours royales d'Agra, de Goa ou de Lisbonne.

Le tableau qui se forme progressivement entre bien, ainsi, dans la « première mondialisation » telle que l'a décrite Serge Gruzinski². Portée par des élites très minces mais fabuleusement riches, qui poussent en avant une poignée de sages et d'artistes, la première rencontre entre l'Inde moghole et l'Europe catholique s'est faite avant tout dans les domaines du négoce et de la consommation. Soit, en somme, l'économie politique du comptoir côtier, où l'on fait commerce d'exotisme sans que la production, les techniques et les rapports sociaux soient durablement affectés. L'atelier de miniatures et l'Ibadat Khana resèrent des expérimentations uniques.

JÉRÔME SGARD

1 - Sur la peinture moghole et ses développements provinciaux aux XVII^e et XVIII^e siècles, l'ouvrage de référence reste MILO C. BEACH, *The New Cambridge History of India*, I, 3, *Mughal and Rajput painting*, Cambridge, Cambridge University Press, 1992. Sur la peinture du Deccan, à l'histoire plus brève et relativement autonome, voir MARK ZEBROWSKI, *Deccani painting*, Londres, University of California Press, 1983.

2 - SERGE GRUZINSKI, *Les quatre parties du monde : histoire d'une mondialisation*, Paris, Éditions de La Martinière, 2004.

**Claude Markovits,
Jacques Pouchepadass
et Sanjay Subrahmanyam (éd.)**

Society and circulation. Mobile people and itinerant cultures in South Asia, 1750-1950

Delhi, Permanent Black, 2003, 364 p.

L'image d'une Inde immobile, écrasée sous le poids de ses traditions séculaires, a longtemps prévalu dans la recherche occidentale. Karl Marx et Henri Maine ont accrédité cette conception en décrivant les villages indiens comme des « républiques » autonomes. De la même manière, les premiers ethnologues, acquis à l'idée selon laquelle le fait villageois était fondamental dans cette région, ont commencé par entreprendre des monographies en milieu rural. Ils insistèrent davantage sur le système *jajmani*, c'est-à-dire les prestations et les échanges internes entre castes locales, que sur les échanges des villages avec l'extérieur. Les sanskritistes, quant à eux, privilégièrent presque toujours les permanences au détriment des changements. La période britannique n'aurait au mieux que modifié certaines données structurales très anciennes. C'est contre cette vision d'une Inde statique, éclatée en autant de régions ou de localités sans relations entre elles, qu'entend réagir ce recueil.

Les trois responsables de la publication posent comme alternative l'étude des circulations. Le mot n'est pas limité à l'étude technique des moyens de transport, déjà bien entamée, ni à celle des migrations et des diasporas indiennes dans le monde, abordée dans maintes monographies. Il s'agit plus généralement de la circulation des hommes et des biens, des capitaux et des livres, des connaissances et des techniques. Selon les auteurs, l'ensemble des circulations dans une société donnée forme un « régime circulaire », susceptible de changements dans le temps. La période choisie va de la fin de l'empire moghol au début de la période moderne, *grosso modo* jusqu'à l'indépendance de l'Inde.

La première étude retrace l'élaboration d'une connaissance cartographique de l'Inde, entre science occidentale et connaissances pratiques indigènes liées à des besoins administratifs et militaires, entre savoir colonial et ressources locales sans lesquelles rien n'aurait

été possible (Kapil Raj). L'ouvrage est ensuite divisé en quatre parties. La première traite de la circulation des travailleurs à la recherche d'emploi durant l'époque coloniale. Éric Meyer met l'accent sur la profondeur historique des migrations salariales entre l'Inde du Sud et le Sri Lanka. Ces migrations s'amplifièrent sous le Raj avec le développement de plantations de café et de thé à Sri Lanka sur la base de réseaux antérieurs. Gopalan Balachandran, lui, analyse le recrutement massif de marins indiens dans la flotte commerciale anglaise. Ce mouvement est à l'origine des toutes premières communautés indiennes dans les îles britanniques.

Dans la deuxième partie, Claude Markovits s'emploie à expliquer la création des réseaux marchands à l'échelle pan-indienne, tandis que Neeladri Bhattacharya rend compte de manière plus descriptive des formes de colportage et de commerce au long cours dans le nord-ouest de l'Inde au XIX^e siècle. Hommes et capitaux circulaient en Inde bien avant le début de l'époque coloniale. Pourquoi la plupart des marchands indiens venaient-ils principalement du nord-ouest de l'Inde (les Marvari notamment) ? C. Markovits soutient que cette spécialisation géographique a quelque chose à voir avec le climat sec et parfois quasi désertique de ces régions, qui aurait en quelque sorte poussé certains groupes à développer des techniques financières sophistiquées. Elle doit aussi être mise en relation avec l'ancienneté des connaissances techniques relatives au prêt et au commerce parmi ces castes. Significativement, les liens avec la région d'origine ne furent jamais oubliés.

La troisième partie est centrée sur les relations entre phénomènes circulatoires et État. Dans une perspective très foucauldienne, Arnaud Sauli montre comment le pouvoir colonial britannique entreprit de contrôler le Pendjab, notamment ses groupes nomades, par l'intermédiaire de sa police. Les castes itinérantes ont toujours suscité la crainte des autorités qui cherchaient à étendre leur influence sur un territoire. Jacques Pouchepadass se penche pour sa part sur les formes circulatoires du pouvoir colonial, à travers les tournées d'inspection des officiers de district. Afin de se maintenir, le pouvoir britannique

en place – tout juste quelques milliers d'hommes – devait se déplacer en inspection plusieurs semaines par an, ne serait-ce que pour faire montre de leur présence.

La dernière partie s'intéresse à la circulation des récits chantés et aux journaux de voyage locaux. Dans un chapitre très documenté, Catherine Servan-Schreiber recense de manière exhaustive les différentes castes de chanteurs-colporteurs, hindous et musulmans, dans la zone Bhojpuri du nord de l'Inde. On y voit circuler nombre d'histoires et de récits populaires sur de longues distances. Les progrès de l'imprimerie au XIX^e siècle n'auraient fait qu'accroître un phénomène ancien et en redessiner légèrement les contours. Velcheru Narayan Rao et Sanjay Subrahmanyam présentent deux récits en telugu d'Indiens du Sud, des relations de voyage entrepris entre 1830 et 1850. Apparaît ici et là un regard quasi ethnographique sur certaines régions, par exemple les montages Nilgiri et leurs habitants. Pour ces Indiens, l'Autre ne se résumait pas aux seuls Anglais.

La colonisation britannique bouleversa bien évidemment les systèmes de circulation anciens. Les nouveaux moyens de communication (chemin de fer, télégraphe), beaucoup plus rapides qu'autrefois, multiplièrent les échanges. La création d'une économie de plantation et d'une industrie textile eut aussi un impact considérable sur le marché du travail. Cependant, l'un des intérêts de cet ouvrage collectif est d'insister sur les schémas de circulation pré-coloniaux. La circulation s'impose en réalité comme une donnée fondamentale de la civilisation indienne, déjà présente dans les grandes épopées classiques, à travers les figures du renonçant errant et de l'exilé.

Il faut saluer l'introduction très suggestive, qui ouvre de nombreuses pistes. Elle se lit comme une invitation à aborder des thèmes nouveaux, plus « mobiles » par définition, même s'il faut bien admettre que tout n'est pas complètement inédit dans ce discours et que plusieurs recherches « circulatoires » ont déjà vu le jour. Fernand Braudel n'écrivait-il pas déjà, il y a une trentaine d'années : « Tout circule dans l'Inde » (au XVIII^e siècle)¹ ? Issu d'un travail d'équipe mené à l'EHESS, cet

ouvrage programmatique très riche est dédié au grand historien de l'Inde du Sud Burton Stein, auteur d'un article précurseur sur ces questions².

GÉRARD TOFFIN

1 - FERNAND BRAUDEL, *Civilisation matérielle, économie et capitalisme, XVI^e-XVIII^e siècle*, Paris, Armand Colin, t. 3, 1979.

2 - BURTON STEIN, « Circulation and the historical geography of Tamil country », *The journal of Asian studies*, 37, 1, 1997, pp. 7-26.

Angelika Malinar, Johannes Beltz et Heiko Frese (éd.)

Text and context in the history, literature and religion of Orissa

New Delhi, Manohar, « Studies in Orissan society, culture and history », 2004, 489 p.

Ce volume, troisième titre d'une collection dévolue aux études Oriya¹, rassemble seize contributions à un colloque qui réunissait les participants du dernier Orissa Research Project (1999-2004), programme de recherche allemand, impliquant des membres des universités de Berlin, Heidelberg, Francfort, Kiel et Tübingen. Il s'inscrit encore globalement dans la même lignée, tout en renouvelant bien sûr certaines des approches. En introduction, la référence à Milton Singer, dont les travaux influencèrent le premier projet, illustre bien l'inflexion générale de la perspective, de la dialectique entre la tradition régionale et les traditions pan-indiennes (dominante vers 1978) à une étude des relations complexes entre les textes et leurs contextes. Un tel thème présente l'avantage supplémentaire de pouvoir réunir, comme le disent les co-éditeurs, des spécialistes des textes (philologie, littérature, histoire) et de « l'extra-textuel » (sociologues, anthropologues), les premiers restant cependant majoritaires. L'ouvrage se présente comme une série d'études historiques et littéraires intégrant certaines problématiques de l'herméneutique et de l'anthropologie (au sens large), dont la dépendance du sens au contexte d'énonciation et celle s'inspirant de la proposition de Clifford Geertz selon

laquelle l'anthropologie consiste en l'interprétation des cultures.

La contribution de Dietrich Harth ouvre le débat théorique par la défense de l'idée d'une « lisibilité des cultures » et d'une herméneutique plurielle, s'appuyant sur Paul Ricœur, Hans Blumenberg, Umberto Eco et C. Geertz. L'auteur s'inscrit cependant dans une voie moyenne entre les positions formelles des structuralistes et les tendances littéraires post-modernes. Ainsi conçoit-il les métaphores de la « lisibilité » et de la « texture » comme une prise de distance d'avec le positivisme et comme modèle heuristique, tout en soulignant les limites d'une réduction des cultures à des textes.

Hermann Kulke, grand spécialiste de l'histoire politique de l'Orissa, propose une contribution à l'ethno-histoire en analysant la construction des chroniques dynastiques du royaume de Ranpur, l'un des vingt-quatre anciens « États-vassaux » du royaume régional des Gajapati, en termes de stratégie de compétition vis-à-vis du royaume de Khurda. Conformément aux propositions de Romila Thapar, il distingue trois parties (mythologique, légendaire, historique) dans ces chroniques, et les associe aux échelles décroissantes de référence (pan-indienne, régionale, locale) qu'il avait dégagées dans ses nombreux travaux antérieurs sur les formes de légitimation des petits royaumes. À la suite de H. Kulke, Niels Gutschow étudie le même corpus du point de vue des références textuelles à l'architecture comme élément majeur de la légitimation royale. Confrontant ces références aux indices monumentaux datables, il conclut à l'usage essentiellement instrumental (et souvent anachronique) de telles précisions.

Spécialisé dans l'histoire des royaumes de l'ancien Kalinga (région côtière située entre l'Orissa et l'Andhra Pradesh), Georg Berkemer soulève quant à lui la question de la légitimation régaliennne à travers l'exemple du titre de Seigneur des éléphants (*Gajapati*), véritable « abréviation narrative » revendiquée par plusieurs petits rois hindous de l'Orissa, à la suite de la chute de la dynastie « impériale » éponyme en 1568 (prise de Cuttack et Puri par les troupes du sultan du Bengale). Heiko Frese scrute des chroniques dynastiques Népal et